

LA TRIBUNE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

L. O. DAVID : REDACTEUR-PROPRIETAIRE.

BUREAUX : 25 RUE STE-THERESE.

W. F. DANIEL : ADMINISTRATEUR

ADMINISTRATION.

—
LA TRIBUNE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Parait tous les samedis. Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

ABONNEMENT.

Un an..... \$1.00
Six mois..... \$0.50

Le numéro 2 Cents.

PAYABLE D'AVANCE.

W. F. DANIEL,
ADMINISTRATEUR

FEUILLETON DE " LA TRIBUNE "

No. 43

UN
DRAME JUDICIAIRE
PAR

RAOUL DE NAVERY.

XVII
PIERRONNE.

Suite.

Ainsi que Pierronne l'avait annoncé, on vit, le dimanche, la foule accourir de tous les côtés au cabaret; ce jour-là G. the se reposait, car la clientèle était fort variée; ceux qui venaient dans la salle noire et enfumée de la vicille s'y entassaient de préférence les jours de pluie, les soir sombres, les nuits sans lune; ils tenaient leurs conseils privés, donnaient des ordres à la mégère du lieu, lui faisaient, comme jadis, numéroter et classer des ballots.

Le rebouteux partageait les profits illicites prélevés par la Gothe, sans que jamais un soupçon parût dans le regard ou se trahît dans les paroles de Pierronne, à qui elle rendait ses comptes.

En voyant la foule se presser dans les salles, remplir les jardins, on pouvait croire que, selon son espérance, le cabaretier ne taèderait pas à former une belle dot pour sa nièce. Eux seuls connaissaient l'état de leur caisse; tous les dimanches un déficit considérable, si on calcule d'après leur position apparente, se remarquait dans la balance des comptes. Comme la première fois, Pierronne souriait en lisant au vieillard le résultat de chaque journée.

Certes, si les profits étaient nuls, ce n'était pas la faute de Claudin : jamais commis, garçon de café on kelner allemand n'a servi avec une promptitude plus adroite, calculé plus juste, mesuré plus économiquement les verres. Si les livres de Pierronne constataient sa ruine au lieu de chiffrer ses profits, le pauvre abandonné n'en avait pas moins déployé son zèle, une attention digne d'un résultat meilleur.

Quoique la profession du cabaretier ne soit pas des plus estimées

d'ordinaire, la façon dont le bon homme réglait les choses, la modestie de Pierronne, son assiduité à l'église leur avaient conquis beaucoup de sympathies. Le curé n'avait point dédaigné de venir aux *Quatre-Chemins*, Pierronne l'avait reçu dans la petite chambre tendue de perse; voyant un livre sur la table, il l'avait ouvert, puis, tout surpris, l'avait fermé en regardant la jeune fille qui rougit, non de honte, mais de modestie.

Au bout de trois mois, le père Dimanche avait voix au chapitre, comme on dit vulgairement pour exprimer une sorte d'autorité dans l'opinion générale; on lui offrit d'être marguillier, et, si le maire était mort, nul doute qu'on ne l'eût prié de prendre en main les intérêts de la commune.

XVIII

RAYONS DE SOLEIL.

" Je vous l'avais bien dit, cette correspondance ne pourra toujours me consoler; le miel se fera poison, et la consolation me deviendra une torture nouvelle; vous avez refusé de me croire, fleur à fleur vous avez effeuillé votre âme devant moi, et désormais mon malheur est au comble.

" Vous n'avez pas réfléchi, jeune fille, que votre séduction était dans votre esprit, dans votre cœur, dans la poésie vivace que vous épanchiez devant moi. Maintenant ce n'est plus votre pitié que j'attends, votre amitié que je désire; maintenant je vous aime, et je vous aime à jamais!

" Si, comme vous l'avez dit encore, libre ou prisonnier, je ne dois jamais vous voir; si ma sortie de cet enfer est le terme de notre correspondance, si, après avoir conversé avec vous, je dois mes entraves brisées, rentrer isolé, incompris, dans un monde égoïste qui n'osa pas lever la voix pour me défendre, je vous en conjure, au nom des inutiles efforts que je tentai pour vous éloigner de moi, retirez la main qui me sembla si douce et qui déjà me déchire le cœur.

" Ignorante des passions et de la vie, vous avez cru qu'une fraternité sublime comme la vôtre ne pouvait changer de nature! Vous le voyez bien, vous vous êtes trompée; il n'y a maintenant ni remède ni antidote possible, je n'en veux pas. Blessé par un amour sur lequel je m'appuyais et qui s'est brisé sous mes pieds, comme la glace sous les pas du patient, je veux mourir en caressant le noble amour que votre âme alluma dans la mienne. Vos consolations, vos encouragements seraient inutiles; vous êtes coupable à votre tour; vous avez abusé de la magie du mystère, de la sainteté du malheur, de la naïveté qui m'a séduit; je me sens le plus malheureux des hommes, et désormais ce ne sont ni mes chaînes ni ma captivité qui me feront souffrir.

" Si vous ne rétractez pas la condamnation sous laquelle je pleure, si vous ne me promettez pas que le premier rayon de lumière qui luira sur moi hors d'ici sera celui de vos yeux, je maudirai votre souvenir pour les tourments qu'il ajoute à des tourments déjà trop amers. Pour moi vous serez toujours la plus belle et la plus parfaite des créatures, fussiez-vous dépourvue de toutes les séductions qu'offre la beauté de la forme; nulle rivale ne s'élèvera à côté de vous: reine, sainte et martyre, vous aurez toutes les pensées comme vous remplissez tous les rêves du malheureux qui pleure en vous appelant... Vous appeler! sais-je votre nom, seulement? Vous me l'avez caché; les anges n'ont pas de nom, et vous êtes un ange!

" Lorsque je pense à vous, quand je tends les bras vers une ombre en criant: « Elle! » je ne puis ajouter le nom intime qui répond aux fibres les plus secrètes de votre âme. Il doit être doux, le vôtre, ô jeune fille! Si je le savais, je ne voudrais prononcer que lui, le dire comme une prière et une action de grâces! Plus tard, quand les portes s'ouvriraient pour moi, je le répéterais encore, mais cette fois à vos pieds, ému de joie et de reconnaissance.

" Je m'égare, vous le voyez; je me vois déjà libre, libre et près de vous! Ma main soulève votre voile, le visage céleste qui rayonne dans mes rêves m'éblouit, je balbutie ce que j'ose encore vous écrire:—Je vous aime! Si votre fierté s'offense de cet aveu, si la colère anime vos regards en parcourant cette lettre, abandonnez-moi! j'en serai content: je ne sais point partager mon âme. Vous l'avez prise, vous devez l'accepter ou vous la foulerez aux pieds comme le ver infime, la fleur flétrie, la neige souillée! Je m'expose à vos reproches, à votre courroux, je le sais; vous tromper plus longtemps sur l'état de mon cœur était impossible, et j'aime mieux vous offenser par excès de sincérité que par la plus petite dissimulation. Prononcez sur moi!"

Lorsque la mystérieuse correspondante d'Emmanuel eût achevé cette lettre, elle la garda ouverte sur ses genoux, et, comme si elle eût la crainte qu'un œil indiscret épiât ses sensations et devinât leur violence à la rougeur qui colora son front, elle cacha son visage dans ses mains et demeura immobile. Quand elle le découvrit, il était inondé de larmes, de larmes chaudes, abondantes, brillantes comme des perles, larmes d'une joie si pure que jamais pareils trésors n'entrèrent dans l'écrin élu. Puis, comme si Dieu seul pouvait être le confident d'une émotion pareille, elle se prosterna et pria longtemps.

Le soir venu, seule dans sa chambre, aux douces lueurs d'une lampe qu'adouçissait un abat-jour rose découpé comme une dentelle, elle écrivit rapidement:

" Tout sentiment qui vient de vous

est grand et noble; j'accepte celui que vous m'offrez, à une condition seule: le passé est il assez éteint pour que quelques étincelles ne puissent se faire jour à travers les cendres?"

Deux jours après, elle avait cette réponse:

" Le passé est si bien mort que je n'y songe plus, même pour le maudire; vous béir pour votre dévouement, n'était ce pas le prouver? Je comprends votre susceptibilité ombrageuse, et je vous parle maintenant comme je parlerais à Dieu s'il m'interrogeait.

" A vingt ans, une jeune âme est souvent dupe d'elle-même et comme elle prend d'habitude pour son idole une créature plus ans dans la vie, il arrive qu'elle se heurte à une triste expérience des choses du monde et de l'amour! « Elle » est morte, bien morte! je l'ai ensevelie sous un mépris plus lourd que ne le furent les boucliers des Romains écrasant le corps de la femme qui vendait sa patrie pour des colliers!—Assez! assez sur elle!

" Vous broderiez un voile et vous l'étendrez sur le mausolée où j'ai renfermé le cadavre de mes premières illusions... Ne les exhumons pas; elle nous asphyxierait comme le soffie putride des tombes! Parlons de vous, qui êtes la beauté, la grâce et le dévouement; parlons de nous, parce que Dieu, sans doute, se montrera clément quelque jour.

" Les trésors de tendresse amassés en moi pendant les mois de captivité, les fraîches effloraisons d'un amour qui me semble le premier de ma vie, tant il diffère de celui que j'éprouvai jadis, tout cela, je le répandrai à tes pieds pour les embaumer comme faisait Madeleine. Je passerai ma vie à t'adorer, à te cueillir des fleurs; je resterai à genoux devant toi sans lever mes yeux jusqu'aux tiens! Oh! que je t'aimerai, jeune fille, et combien le souvenir de mes douleurs présentes me sera cher si tu dois les effacer par une félicité si grande!

" Depuis près d'un an, les portes du baigne se sont fermées sur moi! Un an! je ne vous ai pas revus. Puisque vous êtes libre et que vous me semblez toute-puissante, ne pourriez-vous laisser dans ma unit un sillon de lumière?

" Vous me répétez: « Espère! » Je le veux, oui, je veux espérer; mais j'ai plus besoin de vous voir que de la vision de l'espérance! Comment ferez-vous pour vous rendre aux vœux du malheureux qui vous aime? Je ne le sais pas, je ne vous le demande pas; mais, pour me soutenir dans l'épreuve, je suis sûr que vous accéderez à ma prière; je vous attends, je vous désire pour éclairer ma nuit, pour mieux me convaincre que vous n'êtes pas un rêve, un mythe, un mensonge, que je ne suis pas un insensé, et qu'en vous aimant ce n'est pas à une ombre que s'adressent les battements de mon cœur."

Il faisait nuit; l'hiver cédait peu à peu la place au printemps, seulement un brouillard épais voilait le ciel et atténuait la lueur du gaz qui éclairait les rues de Brest.

Louise, paisiblement assise dans un petit salon, tenait une fine broderie dont elle achevait les points de dentelles, tandis que deux oiseaux chantaient, avant de s'endormir, quelques notes qui ressemblaient à un bonsoir adressé à leur maîtresse. Louise n'avait pas changé, seulement elle était plus pâle. Près d'elle un calendrier, dont chaque soir une date effacée indiquait le nombre des jours écoulés depuis l'emprisonnement de Jean.

Le forçat objet d'une préférence si marquée semblait ne point sentir le poids des semaines; il s'avavançait vers son but sans faiblesse, sans inquiétude; son amour, ferme comme les chênes de son pays, ne pouvait être ébranlé par l'orage.

Louise, comme pour répondre à ses oiseaux, se mit à fredonner une de ces chansons naïves que les poètes ne savent pas faire, et que les amoureux devinent, chanson à mélodie traînante, au rythme grave, écrit en mineur, et qu'elle avait apprise de lui, tandis que, réunis sur le talus que formaient les nouvelles racines d'un chêne, ils abrégèrent la longueur des journées par d'enfantines causeries et d'interminables refrains dont le vent portait les notes de colline en colline, et que les autres pasteurs se transmettaient de loin en loin comme un écho affaibli.

Le roulement d'une voiture interrompit la chanson Louise; elle crut entendre monter l'escalier, écouta toute craintive, et bientôt une voix connue l'appela:

—Louise! Louise! c'est moi!

L'ouvrière courut ouvrir, et une jeune dame entra dans la chambre. Un feu clair pétillait dans la cheminée; l'étrangère, transie de froid, en approcha ses pieds; Louise la débarrassa de son manteau, et, revenant près d'elle, s'agenouilla pour mieux la voir...

—Vous ici, madame!

—Il m'a suppliée de venir!

—Ah! vous avez bien fait, madame!

—Et toi, mon enfant?

—Oh! moi, répondit Louise, vous le voyez, rien ne me manque. Voici mes économies depuis huit mois; je les mets dans cette coupe de coco que mon Jean a sculptée lui-même. Le pauvre garçon, ne sachant comment vous témoigner sa reconnaissance, a fait à votre intention un chapelet que je devais vous envoyer prochainement. Si vous ne le trouvez pas indigne de vous, madame, Jean sera bien heureux de savoir que vous l'avez accepté.

—Je ne dirai mon rosaire que sur ces grains sculptés et fouillés si patiemment; répétez-lui que cette attention m'a infiniment touchée.

(Suite à la quatrième page.)

LA TRIBUNE

MONTRÉAL, 7 AVRIL 1883.

Nous prions nos abonnés de la ville et de la campagne de nous payer leur abonnement qui est, comme on le sait, payable d'avance. Ne comptant que sur le public pour faire vivre notre journal nous avons besoin que le public ne nous oublie pas. Il en est beaucoup qui attendent pour payer qu'on leur envoie un collecteur. Croit-on qu'avec une piastre par année nous pouvons tenir constamment sur le chemin un collecteur ?

Souscription au profit de LA VEUVE ET DES FILLES DU PATRIOTE CHEVALIER DE LORIMIER, L'UNE DES PLUS HÉROÏQUES VICTIMES DE 37-38.

Souscription au profit de la veuve et des filles du patriote Chevalier de Lorimier, l'une des plus héroïques victimes de 37-38.

Joseph Barsalou	\$20.00
Hon. M. Mercier	20.00
Ed Paeaud (Arthabaska)	20.00
J. B. Resther (Montréal)	10.00
G. A. Drolet	5.00
S. Rivard	5.00
P. P. Lachapelle	20.00
M. Prévost (Terrebonne)	5.00
C. A. Dugas (juge)	5.00
G. Boivin	5.00
I. A. Beauvais	

37-38.

La souscription pour les familles des victimes de 37-38 est ouverte. Comme nous nous proposons de la clore à la fin de ce mois, nous prions nos confrères de la presse et toutes les personnes qui veulent participer à cette œuvre patriotique de se hâter. Il s'agit pour le moment de trouver une somme de \$1,000 pour la famille de Lorimier, le reste, s'il y en a, devant être donné à deux ou trois autres familles de patriotes. On devrait pouvoir trouver une si minime somme dans l'espace de quelques jours.

Commençons par exécuter les dernières volontés de Chevalier de Lorimier qui s'est écrié avant de mourir : « O mes compatriotes ! je vous confie mes enfants. Je meurs pour la cause de mon pays, de votre pays. »

Nous verrons après si les renseignements obtenus nous obligent de faire plus que cela.

Nous savons qu'un grand nombre de personnes attendent qu'on aille solliciter leur offrande, mais nous les prions de ne pas nous demander plus que nous ne pouvons faire. C'est si facile de nous envoyer sous enveloppe le montant qu'on voudra bien donner. Ceux qui voudront s'adresser à la Patrie, au Monde, à la Minerve ou au Courrier de Montréal sont à même de le faire.

Comme nous comptons beaucoup sur la campagne nous espérons que partout il y aura quelques personnes qui se feront un devoir de favoriser l'œuvre nationale que nous entreprenons.

Il suffit d'une personne dans chaque paroisse pour recueillir en peu

de temps de jolies sommes. On devra autant que possible nous envoyer les noms des personnes qui auront souscrit.

S'il nous était permis de lever le voile qui a dérobé aux regards du public, pendant quarante ans, la vie modeste et admirable de la famille du grand patriote, on verrait que jamais famille ne fut plus digne de nos sympathies. Mais nous l'avons dit : ce n'est pas un acte de charité mais un acte de reconnaissance, un acte de justice que nous devons accomplir. La famille de Lorimier n'aurait elle pas absolument besoin d'aide que nous ne devrions pas la laisser disparaître sans nous acquitter de l'obligation tacite que nous avons contractée, le jour où de Lorimier, à la voile de monter sur l'échafaud, a sollicité ses compatriotes de penser à ceux que sa mort pour la liberté de son pays laissait sans fortune et sans soutien.

Il avait dit, parlant de sa jeune épouse : « Non, non, elle n'oubliera jamais son malheureux et tendre époux ! Non, non, elle gardera sacrée la mémoire de son compagnon bien aimé. »

Quarante-quatre ans de veuvage et de deuil, d'abnégation et de dévouement, attestent la fidélité de Mme de Lorimier à la mémoire de celui dont elle porte si glorieusement le nom.

Elle a fait sa part des dernières volontés de son mari, faisons la nôtre.

Les premières souscriptions nous sont venues de M. Joseph Barsalou de Montréal, de M. Edouard Paeaud d'Arthabaska, de M. M. Prévost de Terrebonne et de M. Mercier de Montréal.

Quelques-uns de ceux qui nous ont envoyé le montant de leur souscription nous ont permis de nous adresser à eux de nouveau si c'était nécessaire.

Nous avons suggéré à la Société St-Jean-Baptiste d'organiser une soirée littéraire et musicale au profit de la famille de Lorimier et nous avons offert nos services et ceux de M. Fréchetto. Le Monde nous apprend que la société acceptant notre conseil se propose de donner une soirée dramatique et musicale. Nous avons pensé que le public aimerait mieux entendre parler de l'héroïque de Lorimier qu'assister à une représentation dramatique mais il peut se faire que nous trompions et nous félicitons les officiers de la Saint-Jean-Baptiste de vouloir bien prêter leur concours à une œuvre si nationale et si patriotique.

Quelques personnes disent, hochant la tête : « il ne réussira pas. » Il faut qu'elles croient notre population bien abrutée pour exprimer de pareils doutes. Eh bien ! pour éviter ce déshonneur à notre nationalité nous croyons que nous irions de porte en porte. Peut-être nos amis consentiraient-ils à faire vivre notre famille pendant ce temps-là.

Mais nous espérons que nous ne serons pas forcés d'employer les moyens extrêmes.

On lira avec intérêt l'écrit remarquable que nous publions aujourd'hui sur un sujet digne d'occuper l'attention de ceux qui ont à cœur le bonheur de la société. Un jeune magis-

trat, à l'esprit large, M. Dugas, a déjà, dans une adresse éloquent au grand jury, traité ce sujet grave et délicat. Mais on craint généralement de toucher à cette question et on aime mieux laisser subsister le mal que de dire des vérités dangereuses pour celui qui les énonce.

Entre deux maux on choisit généralement le pire, lorsque pour le remplacer par le moins grand il faudrait s'exposer à la critique. C'est si facile de ne rien dire et de faire comme les autres, de fermer les yeux sur les maux de la société pour ne s'occuper que de ses affaires.

Heureusement que certains hommes naissent avec le besoin, avec la vocation de s'occuper des affaires des autres, de sacrifier même leur intérêt au bien public, de réformer les travers et de guérir les maladies de l'humanité.

Or, la prostitution étant l'un des maux qui exercent les plus grands ravages dans le monde, ceux qui s'intéressent à l'avenir de la société ont le courage de sonder cette grande plaie et d'en amoindrir les funestes effets. « Chut ! disent un grand nombre de personnes bien intentionnées, mieux vaut se laisser dévorer par ce monstre que de lui donner de l'importance et reconnaître son existence en le soumettant à des lois. » Quelle est la réforme qu'on n'a pas combattue et retardée pendant des années, des siècles même par des raisonnements analogues ?

Quant à nous, nous l'avons déjà dit : reconnaissant que la prostitution est un mal nécessaire qu'on ne parviendra jamais à extirper, nous croyons bon, sage et utile de chercher les moyens d'en diminuer les funestes effets. Il y a là une réforme digne de tenter les esprits hardis et philanthropiques.

UNE QUESTION SOCIALE.

Depuis un certain temps M. le Recorder de Montréal, aidé de la police, fait une guerre à outrance aux maisons de prostitution. Par la manière que les malheureuses prostituées sont traquées, poursuivies, arrêtées et punies, il n'y a pas de doute que le but que se propose ce sévère représentant de l'autorité civile, est de ne laisser subsister aucune trace de prostitution à Montréal. Intention bien noble, zèle bien louable de la part de ce monsieur, qui mériterait une note toute spéciale dans l'histoire de l'humanité, s'il trouvait enfin le moyen de débarrasser la seule ville de Montréal, de cette plaie hideuse qui a fait le désespoir du monde entier.

Malheureusement, il est fort à craindre qu'il ne réussisse pas dans son projet ! Tant d'autres déjà se sont occupés de la chose. Il y a eu tant de législateurs, de savants, de philosophes, de moralistes qui ont travaillé, avec un zèle bien entendu, à trouver le moyen d'anéantir la prostitution, et d'en prévenir les mauvais effets, sans néanmoins pouvoir y réussir, qu'il est bien permis de douter un peu du succès de la tâche que s'est imposée M. le Recorder de Montréal. Au contraire, s'il est vrai que le nombre des maisons de rendez-vous a plus que doublé depuis un certain temps ; que les chambres privées où les rencontres se font plus facilement, et sont plus dangereuses ont aussi augmenté dans une proportion alarmante ; s'il est vrai qu'il y a actuellement dans un seul établissement de notre ville, dix-huit jeunes filles apparten-

ant à des familles respectables, ceechant leur honte au reste de la société, il faut croire que le but désiré est loin d'être atteint. Ne vaut-il pas mieux se l'avouer franchement : cet anéantissement est impossible. St-Louis était aussi lui animé d'un saint et louable zèle, quand il publia ses ordonnances si rigoureuses contre la prostitution ; cependant il ne fut pas longtemps sans se relâcher de sa trop grande sévérité ; et en abrogeant plus tard les mêmes ordonnances, il reconnut qu'il valait mieux s'entourer de sages précautions et tolérer ce qu'il ne pouvait empêcher.

La prostitution est un mal, tout le monde l'admet, de même que la peste est un mal. Prétendre détruire l'un ou l'autre, dénote peu de connaissance de l'histoire de l'humanité. La Genèse nous dévoile déjà le germe de la prostitution chez nos premiers parents, et depuis que le monde existe, nous la voyons se montrer sous toutes les formes chez tous les peuples. Elle est aussi antique que l'univers ; elle est de ces choses qui ne vieillissent pas et qui pronnent plus de force et de consistance par la longueur des temps. L'Ancien et le Nouveau-Testament, les livres profanes des premiers temps comme des temps modernes, les savants, les moralistes, les théologiens, tous ont déploré son existence. Toujours et partout on en est arrivé à la décourageante conclusion que la chose est impossible. D'où il faut conclure qu'elle est un mal inhérent à l'humanité.

Ce n'est pas à dire pour cela, qu'il faille l'abandonner à elle-même, et lui laisser le champ libre, sans la restreindre aucunement. Tout au contraire, si elle ne peut être détruite, anéantie, elle peut certainement être limitée, circonscrite. Pour cela il faut adopter les moyens que l'expérience et l'étude appuyées des statistiques nous révèlent. Serait-ce là ce que se propose M. le Recorder. Je dis qu'il n'y réussira pas en frappant d'estoc et de taille, comme il le fait, les infortunées qui sont amenées devant lui. Pas plus que St-Louis a réussi dans ses Etats, quand il a voulu se montrer trop sévère. L'application trop rigoureuse des lois n'a jamais eu de bons effets. C'est d'expérience journalière.

Je le disais tout à l'heure en d'autres termes, la prostitution a été, est et sera. Il lui faut donc place quelque part. Vous aurez beau la chasser, la pourchasser, elle disparaîtra peut-être pendant quelque temps des lieux où elle avait établi domicile, pour échapper à votre surveillance, mais elle n'en existera pas moins. Si vous ne lui permettez pas d'avoir un chez soi, d'être dans ses meubles, craignez, vous pères de famille qui avez des filles, vous, frères, qui avez des sœurs, vous, maîtresse de maison, qui avez des domestiques à surveiller, craignez dis-je, qu'elle ne s'introduise sournoisement chez vous pour faire ensuite votre honte et celle de votre famille. Elle aura changé de nom mais elle n'en sera pas moins dangereuse. Votre femme la fréquentera en croisant s'adresser à une modiste, vous ferez de même en achetant votre cigare chez celle qui s'affublera du titre de marchande de tabac.

Faites sortir de leur lit les eaux fétides d'un marais insalubre, aussitôt des miasmes impurs se répandent de tous côtés et mettent en danger la santé publique. Faites

sortir la prostitution de chez elle, aussitôt la vertu de vos femmes n'est plus en sûreté. C'est ce que Saint-Augustin a exprimé sous une autre forme :

« Quoi de plus sordide, de plus ignoble et de plus honteux que les prostituées, les proxénètes et les autres pestes de cette nature ? Et pourtant supprimez les prostituées « vous troublez la société par le libertinage. »

Que faut-il donc faire en présence d'un pareil état de chose. A cela il n'y a qu'une réponse : l'endiguement dirait Parent du Chatelet, c'est-à-dire la réglementation.

Quand je dis réglementer, je ne dis pas licencier. Que l'on veuille bien saisir la distinction. La réglementation, c'est la soumettre à un système d'administration tel que ses pernecieux effets, tant au moral qu'au physique en seront le plus possible restreints et bornés ; ce n'est pas se bercer de l'idée de l'anéantir, mais c'est prendre les moyens d'empêcher qu'elle ne s'étende et ne sorte des lieux où elle doit exister ; c'est en un mot faire pour elle ce que l'on fait pour la fièvre et la peste en temps d'épidémie.

A ces plaies de l'humanité vous ne dites pas : disparaissez, ou je vous sabre. Oh non ! La chose serait par trop ridicule. Vous vous entourez plutôt de toutes les précautions que la science recommande ; vous vous tenez le plus éloigné possible et vous vous soumettez à un régime, voilà tout. De même pour la prostitution. Il faut la subir. Vous ne réussirez pas plus à la sabrer que la fièvre et la peste. Ce n'est pas là le moyen de la combattre. Le seul que l'expérience recommande, encore une fois, c'est la réglementation. Il serait trop long de développer ici le système de réglementation qu'il faudrait adopter, mais pour ceux qui s'intéressent à la chose, je réfère à Parent du Chatelet et à Jeannel. Ils y verront que la question y est traitée savamment, hygiéniquement et avec le sincère désir de protéger la moralité et servir l'humanité.

PRO BONO PUBLICO.

M. Desjardins a eu une bonne idée, le jour où il a entrepris de fonder un Hansard pour les Chambres de Québec. C'était le seul moyen d'avoir un rapport exact de ce qui se passe à Québec. Sans l'esprit d'entreprise de M. Desjardins nous serions privés d'une source importante de renseignements. Son œuvre est utile et mérite d'être aidée et encouragée.

Le service funèbre de M. C. D. Thériault a été célébré à Notre-Dame, mercredi dernier. Plusieurs amis avaient formé un chœur pour la circonstance et le chant a été très beau. M. Thériault appartenait à la presse depuis bien des années soit comme prote, gérant, correcteur d'épreuves et assistant-rédacteur au besoin. C'était un excellent correcteur d'épreuves, un homme de talent, instruit, un bon canadien toujours prêt à faire des sacrifices pour une œuvre nationale.

Il laisse une femme et sept enfants dans le besoin. On espère que la Chambre des Communes au service de laquelle il est mort fera quelque chose pour sa famille.

37-38.

Où demande des renseignements sur les familles des victimes de 37-38, qui pourraient se trouver dans la gêne. Les personnes qui auraient des renseignements sont priés de s'adresser au propriétaire de la Tribune. Bien entendu, la plus grande exactitude est requise et le secret sera gardé.

CORRESPONDANCE.

Montréal, 5 avril 1883

M. le Rédacteur,

J'ai été chargé par la Société de Colonisation du diocèse de Montréal d'avertir le public que le Révérend Père Resther, S. J., a été désigné par Sa Grandeur Mgr Fabre pour prêcher l'œuvre si importante de la colonisation dans les paroisses du diocèse de Montréal.

La colonisation dont le diocèse s'est particulièrement chargé, c'est celle de cette grande vallée de la Rivière Rouge qui s'étend dans l'intérieur des comtés de Terrebonne et d'Ottawa, et qui comprend les cantons de Wentworth, Marchand, Lorange, Labello, Lesage, etc., et certains territoires qui ne sont pas encore nommés entre le lac Nominique et la Rivière Gatineau. Les rapports authentiques que possède la Société démontrent que ce pays ne le cède à aucune autre partie de la province de Québec au point de vue de la fertilité du sol, de la richesse des forêts et de la beauté des paysages. J'ai eu moi-même l'avantage d'en parcourir une partie l'été dernier et je ne connais de l'île de Montréal qui puisse être comparée au territoire que notre Société veut coloniser.

Ce principe posé, il ne peut y avoir de doute sur le succès de l'entreprise, et un grand nombre des amis de la population canadienne préféreront voir nos nationaux se diriger dans les forêts de l'Ottawa, de la Gatineau, de la Lièvre et de la Rouge, que dans les pays étrangers, le Manitoba ou les territoires du Nord-Ouest. Sur ce point, je ne conserve aucun doute; mais il faut que l'œuvre religieuse marche en même temps que le défrichement des terres. Il faut même, si nous voulons obtenir un succès sérieux, que le prêtre précède le laboureur. C'est là l'œuvre que le Père Resther est chargé d'appuyer de sa parole éloquente, en demandant les ressources indispensables pour bâtir des chapelles et des presbytères, subvenir aux frais du culte, et supporter les prêtres missionnaires jusqu'à ce que les nouvelles paroisses puissent se charger elles-mêmes de ces dépenses.

Je vous demande donc, M. le Rédacteur, au nom de la Société de Colonisation, qui compte parmi ses membres et directeurs, Sa Grandeur Mgr de Montréal, M. l'abbé Harel, M. le curé Rousselot, M. le curé Senténe, l'hon. juge Papineau, M. Alfred Larocque, senior, M. le chevalier Latour, etc., de vouloir bien appuyer aussi chaleureusement que possible l'appel que je vous fais en faveur de la colonisation. Le Révérend Père Resther va incessamment commencer sa mission, et si sa parole est bien secondée par la presse, son succès ne peut faire aucun doute. Aussi je vous prie de publier la présente dans votre prochaine feuille et de

l'appuyer de toutes les bonnes paroles que votre patriotisme pourra vous suggérer.

Agréé, M. le Rédacteur, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre obéissant serviteur,

E. LEF. DE BELLEFEUILLE,
Directeur de la Soc. Colonisation du diocèse de Montréal.

M. Prévost, curé de la paroisse de St-Esprit, l'un des apôtres les plus dévoués de la colonisation dans la province de Québec, vient de publier une brochure sur la vallée de la Mantawa, le théâtre de ses opérations patriotiques. Cette brochure est en vente chez tous les libraires et le produit sera consacré naturellement à l'œuvre que M. Prévost poursuit depuis vingt-cinq ans avec tant de courage. Elle se vend 25 cts. Tout le monde devrait se faire un devoir de l'acheter et de la répandre. Non seulement on fera une bonne œuvre, mais on trouvera dans cette brochure des choses intéressantes des pages bien écrites, de bonnes et patriotiques idées.

UN JEUNE HÉROS

C'était au siège de Chateaudin par les Prussiens. Ceux-ci étaient 10,000, les Français mille, mille braves bien décidés à se battre. Parmi eux on remarque un jeune collègue de dix-sept ans, Florent Hotz, qu'on avait vainement essayé de renvoyer à ses livres. Un journal français raconte comme suit ce qu'il a fait :

« Derrière les barricades, on s'excite au combat. Un homme, le plâtrier Alcan, entouré de ses trois fils, lutte au premier rang; il tombe frappé de deux balles, à côté d'un de ses fils blessé à mort. Une jeune fille, Léontine Proust, va, de poste en poste, porter des munitions.

Un moment les assaillants reculent, et les Français, rugissant de joie, bondissent par dessus les barricades et les poursuivent la baïonnette en avant. Deux pièces de canons prussiens, dont les servants sont tous tombés sous la fusillade, sont abandonnées à quelque distance de la ville.

Mobiles, franc-tireurs, gardes nationaux se précipitent, c'est à qui s'en emparera le premier.

Le petit Florent, agile comme un singe, noir de poudre, impassible sous la grêle des balles qui partent des rangs ennemis, reformés plus loin, arrive en tête; et cramponné au timon, arabouté sur ses jarrets, tire comme un forcené en criant « A nous! à nous! »

Vains efforts! les pièces sont embourbées, et trop lourdes: et force est bientôt aux nôtres d'aller chercher un abri derrière les fascines tant la fusillade était épouvantable.

Florent, demeuré seul, impuissant, pousse des hurlements de rage et se meurtrit les mains aux jantes des roues immobiles.

On l'appelle de tous côtés, car l'ennemi revient à la charge; et, le désespoir au cœur, il regagne son poste, lentement, un soldat qui ne craint pas la mort. Et la bataille recommence, toujours plus acharnée et plus implacable.

— Mais, qu'est-ce que vous voulez? Un contre dix! Il faut fuir ou mourir, n'est-ce pas!

Beaucoup sont morts; les autres, repoussés jusqu'au centre de la ville,

se battent en désespérés, défendant maison par maison.

La nuit venue, les derniers défenseurs de la ville se massent sur la place; et sous le ciel tout empourpré des reflets de l'incendie, au milieu des débris fumants de leurs maisons, les habits en lambeaux, les mains ensanglantées, ils errent la *Marseillaise*; leurs voix puissantes dominent le bruit de la bataille. Puis, d'un suprême élan, tous se précipitent sur les Prussiens qui débouchent; et dans une lutte suprême, corps à corps, où les haches se mêlent et les flots de sang se confondent, les repoussent un instant. Florent Hotz est en pleine mêlée; il se glisse à travers les groupes où Français et Prussiens sont confondus. Un soldat, un colosse, l'aperçoit à deux pas de lui, le menaçant d'une baïonnette. Il eut pitié de ce moucheron.

— Rends-toi, lui cria-t-il.

— Tiens! à toi, Prussien!

Et le jeune soldat avait bondi sur son ennemi; mais il glisse sur le sol trempé de sang et tombe frappé. La baïonnette du Prussien a pénétré au-dessous de l'œil; et il s'affaisse tout sanglant et poussant un cri de douleur.

— Rends-toi!

— Non, non!

Il prononça ces derniers mots avec rage et s'évanouit.

Quelques instants après ses yeux s'ouvrent; ses frères d'armes, refoulés de nouveau, tirent leurs dernières cartouches et s'apprêtent à abandonner cette cité si vaillamment défendue.

Florent, du revers de la main, essuie le sang qui inonde son visage, ramasse un fusil et les suit, les larmes aux yeux et les dents serrées. Arrivé à la dernière maison du faubourg, il se retourne et décharge encore une fois son arme vers la place où grouillent les vainqueurs, comme les vrombisseurs dans la chair d'un cadavre.

P. S. — Florent Hotz est aujourd'hui officier.

— On mande de Milan :

Un procès criminel, qui a produit une grande sensation dans le Midi de l'Italie, vient de se dérouler devant la cour d'assises de Girgenti, en Sicile, terre classique du brigandage. Voici les faits : Nobile était un barbier fortuné du petit bourg de Montaperto, près de Girgenti, il avait une assez jolie fortune qu'il devait laisser à sa fille, mariée à un jeune homme de la contrée. Pendant une nuit de juillet, une bande de six brigands l'enlevèrent d'une petite maison de campagne où il couchait, le lièrent et l'emmenèrent à Montaperto, où ils l'obligèrent à faire ouvrir la maison en appelant sa femme. Le logis fut pillé; la femme du barbier, menacée de mort, dut se taire. Nobile, après le coup, fut emmené dans un endroit désert où on lui coupa la tête; les brigands crucifièrent le corps sur deux fusils; puis, sous un olivier, ils se partagèrent le butin et jouèrent aux cartes.

La justice, saisie de cette affaire, fit des recherches; on ne tarda pas à arrêter toute la bande: le genre du malheureux barbier en était le chef. Un seul des bandits a fait des aveux; il a eu grâce de la vie. Les cinq autres ont été condamnés à mort; ils seront pendus sur la place publique de Girgenti.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Nous sommes des plus heureux d'annoncer à nos nombreuses pratiques et au public en général que notre département de vêtements confectionnés pour hommes a subi cette année de nouvelles améliorations qui le rendent supérieur à tout ce qu'il y a dans la Puissance.

Il arrive souvent qu'une personne a besoin, sous quelques minutes d'avis, d'un vêtement complet pour un voyage ou une circonstance imprévue. Messieurs, dans ces occasions, vous ne pourriez faire mieux que de venir directement à nos magasins et nous vous certifions que vous y trouverez des vêtements confectionnés d'une manière irréprochable. Malgré la longue expérience que nous avons dans ce département, nous avons jugé à propos de faire un voyage dans les grands centres américains, pour nous mettre au courant de toutes les meilleures améliorations et nous pouvons dire sans crainte, que nos vêtements confectionnés sont d'une perfection et d'une coupe plus élégante que la plupart des vêtements qui sont faits sur mesure.

Notre assortiment se compose d'habits en drap noir, en serge française et anglaise, en tweeds de couleurs les plus variées.

Nous avons en un mot l'assortiment le plus complet d'habits, pantalons, vestes et pardessus qu'il y a dans Montréal et même dans la Puissance.

Malgré les dépenses que nous avons été obligé de faire pour rendre ce département unique en son genre, nous sommes heureux de dire que notre nouveau système nous permet de vendre nos marchandises encore à meilleur marché que par le passé.

Nous espérons que le public vaudra bien, comme les années précédentes, tenir compte des sacrifices que nous n'avons cessé et que nous ne cessons de faire.

Comme nous le disions dans une correspondance précédente nous tenons plus que jamais à donner pleine et entière satisfaction à nos pratiques. Nous voulons avant tout, faire en sorte que la maison I. A. BEAUVAIS soit reconnue comme la maison par excellence, non pas seulement des Canadiens-français, mais de toutes nationalités.

Notre assortiment d'habillements d'enfants est immense. Nous vous en dirons un mot sur la prochaine.

I. A. BEAUVAIS,
186 et 188, Rue St-Joseph,
Montréal.

AVIS.—Nous avons l'intention de demander à la Corporation de la Cité de Montréal la permission d'ériger une bouilloire à vapeur et un engin sur notre propriété Nos — Rue Duc.

MICHEL LEFEBVRE & CIE.
Montréal, 7 avril 1883—bf.

PRÉFONTAINE & MAJOR,
AVOCATS,
14, Rue Saint-Jacques.
Raymond Préfontaine, C. C. L.
David Major, B. C. L.
25 nov. — fm

Greenshield, Busted & Guerin
AVOCATS
102, Saint-François-Xavier.
2 dec.—fm.

LONGPRE & DAVID
AVOCATS,
Coin des Rues Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

A. B. LONGPRE. L. O. DAVID
DR A. A. FOUCHER
Chirurgien oculiste et auriste de l'Hôpital Notre-Dame, Montréal

BUREAU et RÉSIDENCE :
82, RUE ST-DENIS.
Consultation : De midi à trois heures.

L. PLAMONDON

AGENT

D'Immeubles et de Placements
No. 35, RUE SAINT-JACQUES
Montréal.

—000—

N. B.—Les personnes qui ont de propriétés à vendre, sont respectueusement priées de s'aboucher avec Mr L. Plamondon. On n'exige de frais de commission que dans le cas où la vente se fait.—16 déc.

F. L. SARRASIN

AVOCAT,

No. 44, Rue Saint-Vincent.
25 nov.—fm.

Pagnuelo & St-Jean,

AVOCATS,

No. 34, RUE ST-JACQUES
Montréal.

SIMEON PAGNUELO, C. B.
E. N. ST-JEAN, B. C. L.
2 dec.—fm

O. AUGE

AVOCAT,

No. 16, Rue Saint-Vincent.
25 nov.—fm.

Mercier, Beausoleil & Martineau,
Avocats,

No. 55, RUE ST-JACQUES
MONTREAL.

—000—
CLEOPHAS BEAUSOLEIL, PAUL G. MARTINEAU,
Auteurs Syndic Officiel. B. C. L.

N. B.—M. Mercier donnera une attention spéciale aux affaires criminelles.
HON. HONORÉ MERCIER,
Ex-Solliciteur Général, Député de St-Hyacinthe.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En-Tête de lettres,
En-Tête de comptes,
Lettres Funéraires,
Cartes d'affaires,
Cartes de visites,
Billets de Cor.cortr

Circulaires,
Programmes,
Catalogues,
Factums,
Pamphlets,
Affiches,
Chèques, etc
LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODÈRES.
Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERESE 25
Coin de la rue St. Gabriel
MONTREAL.

(Suite de la première page.)

—Louise, continua l'étrangère, c'est après-demain dimanche, il nous faut une place dans la tribune pour assister à la messe. M. de Lormeul et Jean nous verront; j'en suis sûre d'obtenir l'autorisation pour visiter le bagne en détail, et le pauvre Emmanuel sera fortifié pour toute une année.

Le lendemain Louise alla trouver le curé qui se montrait si dévoué pour elle; les deux femmes, protégées par l'aumônier, purent assister à la messe; les prisonniers, prévenus par un mot, les devinèrent plutôt qu'ils ne les virent.

Dans la journée, la jeune dame, après avoir fait déposer une somme importante à l'administration, demanda la faveur de visiter cette prison terrible. Sa jeunesse, sa beauté, sa générosité gagnèrent doublement sa cause.

Pour cacher les émotions qui lui remplissaient le cœur, elle garda son voile baissé. Elle semblait en deuil: une robe traînante donnait de la majesté à une démarche élégante et aisée; un vêtement de velours l'enveloppait; son chapeau laissait tomber à plis nombreux son voile sur son visage.

Quand elle eut parcouru les dortoirs, les ateliers, les réfectoires, elle demanda si quelques distinc-

tions n'existaient pas au sein de ce pénitencier terrible.

—Madame, répondit l'administrateur qui l'accompagnait, nous avons ici des hommes coupables d'un moment d'égarement et que le vice n'a pas gangrenés, des victimes d'une passion puissante qui ont sacrifié à cette passion, dans une heure de colère, leur liberté plus que leur honneur; vous l'avoueriez-vous? nous avons ici des innocents... Parmi eux se trouve un jeune homme d'une excellente famille, condamné par la cour d'assises de Rennes.

—M. de Lormeul? demanda l'étrangère avec un certain tremblement dans la voix.

—Oui, madame.

—Pourrai-je le voir?

—Ce serait peut-être cruel...

Ce malheureux jeune homme ne peut guère qu'être offensé de la curiosité qu'inspire son nom.

—Les femmes sont plus compatissantes que curieuses, répondit l'étrangère; d'ailleurs, si vous accédez à ma demande, je traverserai la salle dans laquelle il se trouve sans même jeter un regard sur lui.

—Veillez me suivre, madame.

Le guide de la jeune femme traversa un corridor, ouvrit une porte, salua de la main un jeune homme penché sur une table de travail, et ouvrit une seconde porte faisant

face à celle par laquelle il était entré. Emmanuel, entendant le bruit que faisait la robe de soie de l'étrangère, se leva subitement, s'appuyant tout pâle sur son bureau; il ne vit que les vêtements noirs de l'inconnue, mais, par un mouvement irrésistible, il saisit la frange du manteau et la porta rapidement à ses lèvres. Tremblant, hors de lui, il eût donné sa vie pour voir le visage que lui cachait en ce moment le mouchoir de batiste que la jeune femme avait mis sur ses yeux. Elle glissa légèrement sans se détourner, et arrivée près de la porte, au moment de rejoindre son guide, elle jeta au captif son mouchoir trempé de larmes.

Emmanuel poussa un cri, se précipita sur cette relique, et lorsque l'administrateur eut fermé la porte que la jeune dame venait de franchir, on entendit retentir des sanglots dans la chambre du condamné.

Comme l'inconnue s'éloignait, et qu'à cette distance il était impossible au captif de distinguer ses traits, elle se retourna lentement, lui désigna le ciel de la main, et, sa visite achevée, après avoir distribué de royales aumônes, elle quitta le bagne et rejoignit Louise qui l'attendait.

—Je l'ai vu! Louise, je l'ai vu! et un moment, entraînée par la pitié qu'il m'inspire, j'ai été sur le

point de lever mon voile... Il eût été si heureux! Il m'aurait trouvée belle, n'est-ce pas? J'ai résisté, et, comme jadis, il n'a vu que mon ombre et recueilli que mes pleurs!

Le soir, vers huit heures, l'archet du musicien vibra plus joyeusement; on eût dit que le violon de l'artiste correspondait mystérieusement avec la pensée du captif; après cet air: *O Richard! ô mon roi!* il déroula des airs de triomphe, des chants d'actions de grâces, comme pour achever la plus belle journée dont Emmanuel pût remercioer Dieu.

Jamais, pendant même que l'amour de Clair lui semblait indestructible comme le principe divin de notre être, pendant qu'il croyait à son âme, il n'avait éprouvé de sensations plus vives, plus pures, plus puissantes. Il baisait le mouchoir de l'inconnue comme les premiers fidèles baisaient les linges sacrés sur lesquels brillait le sang des martyrs glorieux. Il s'échait au feu de ses lèvres les pleurs dont il gardait la trace. Son âme s'épurait s'agrandissait et se sublimait à mesure que l'image de sa Béatrix y entraînait davantage. Maintenant, il était sûr, elle l'aimait!

Elle l'aimait! et la captivité disparaissait sous la magie de ce mot; la voûte noire se changeait en une nappe étoilée, les murs se reculaient, tout chantait et brillait

autour de lui comme en lui-même! Elle l'aimait! elle était venue... Un instant, tandis qu'il s'attachait à son manteau comme la femme de l'Evangile à la robe du Christ, il l'avait sentie chanceler, prête à se tourner vers lui, à lui montrer son visage, à tomber dans ses bras, qu'il levait vers elle...

Tout entier à son bonheur, à sa folie, il n'aperçut pas d'abord qu'un papier très fin était caché dans les plis de la batiste; il le déploya et lut:

«Le travail du mineur est lent, mais sa persistance amène le succès; j'ai déjà obtenu de grands résultats. Des indices sérieux me dénoncent le vrai coupable; ils ne suffisent pas pour établir devant la justice des preuves qu'elle demandera d'autant plus irrécusables qu'elle aura à revenir sur une condamnation prononcée. Une année m'a suffi pour amener ce résultat, le même espace de temps est au moins nécessaire pour achever mon œuvre. Courage! Ni Dieu ni les hommes ne vous oublient...»

—Ni Dieu ni les hommes ne m'oublient! elle a raison! s'écria-t-il; cher ange gardien qui vous êtes incliné vers moi, vous me représentez le Dieu dont vous parlez sous le plus grand de ses attributs, la bonté! Moi libre et déclaré innocent par vos soins! dans un an, dans moins peut-être!...

A continuer.

Cotons détaillés au prix du gros

Pour l'ouverture du

COMMERCE de PRINTEMPS.

Nous détaillons les Cotons Jaunes d'Hochelaga et les Cotons Blancs de Valleyfield aux prix exacts de la Manufacture.

Nous ne faisons aucune restriction quant à la quantité car nous voulons satisfaire toutes nos pratiques.

C'est au moins le quart de votre argent que vous épargnez en venant acheter vos COTONS chez

DUPUIS FRERES

Coin des Rues Ste-Catherine et St-Andre,
MONTREAL.